

XI

LA NUIT

Le commissionnaire qui devait leur indiquer le chemin avait fait une longue station au cabaret, et quand il se trouva sur la route, il eut quelques moments d'hésitation.

— Vous connaissez bien l'endroit où vous devez nous conduire ? lui demanda Georges.

— Oh ! parfaitement ? La nuit est bien un peu noire, mais, c'est égal, vous n'avez qu'à me suivre.

Blanchette et Georges suivirent.

Pendant les premiers moments, ils marchèrent sans échanger une parole, impatients d'arriver au but de leur course.

La nuit était fort sombre, et c'est à peine si on apercevait les méandres gris que la route traçait.

Blanchette n'avait aucune appréhension, son pas s'appuyait ferme sur le sol, et elle ne songeait qu'au bonheur de retrouver son père et de le justifier aux yeux de Georges.

Quant à ce dernier, il ne doutait pas, lui, qu'un guet-apens n'eût été tendu à mademoiselle de Lançon, et, bien qu'il ne décelât pas encore le véritable motif qui avait pu inspirer ce rapt, il avait la ferme conviction qu'Evrard devait être mêlé à l'affaire.

Au bout d'une demi-heure, ils firent une courte halte.

Ils avaient franchi les fortifications ; depuis quelque temps déjà, ils se trouvaient en pleine campagne. Un rayon de lune vint heureusement dissiper en partie les ténèbres, et Blanchette fut un peu surprise, peut-être effrayé même, de la solitude qui l'entourait.

Elle se rapprocha de Georges et s'appuya résolument sur son bras.

Mais avec quelle émotion elle accomplit ce mouvement, avec quel trouble elle sentit son cœur battre près du cœur de Georges... et quelle ivresse inattendue s'empara de son être !

Un quart d'heure à peine s'était écoulé dans cette situation, que le commissionnaire s'arrêta et indiqua une habitation qui était ses murs de briquo à deux ou trois cents pas.

— Voici la maison, dit-il en tendant le bras dans cette direction.

— C'est là qu'est mon père ? demanda Blanchette.

— C'est là, mademoiselle.

Georges glissa une pièce de cinq francs dans la main du commissionnaire, qui l'accepta avec reconnaissance.

Quand il se fut éloigné, Blanchette chercha la porte d'entrée, tout à coup Georges lui saisit le bras et la retint.

— Qu'y a-t-il ? demanda Blanchette interdite.

— Plus bas... plus bas... fit Georges.

— Pourquoi donc ?

— N'entendez-vous pas ?

— En effet.

Blanchette écouta... et elle entendit des bruits sourds et pressés, qui ressemblaient à des coups de pioche frappant la terre.

Elle regarda, et elle vit, à quelque distance, trois ou quatre hommes occupés à creuser une fosse ! C'était lugubre !

Elle se prit à frissonner, et à travers l'ombre, à peine éclairée par quelques rayons de lune, elle échangea avec Georges un regard terrifié.

— Eh bien !... dit celui-ci à voix basse.

— J'ai peur, répondit Blanchette.

— Quels sont ces hommes ?

— Je ne les vois pas.

— Approchons... mais avec précaution. Tenez... ils ont une lanterne sourde... un des hommes la soulève... regardez.

Blanchette s'était senti envahir par une terreur folle, car au nombre de ces hommes qui étaient là devant elle, elle avait reconnu le père Champenois, Philippe et le Biffin.

Un quatrième était au milieu d'eux, mais elle ne pouvait le voir qu'imparfaitement.

— Blanchette ! Blanchette ! parlez ! supplia Georges, qui attendait, anxieux, une réponse. Quels sont ces hommes ? les reconnaissez-vous ?

Mais Blanchette ne l'écoutait plus. L'œil ardent et fixe, les deux bras croisés sur sa poitrine haletante, le front baigné d'une sueur froide, elle continuait de regarder.

Tout à coup, son cœur bondit dans sa poitrine, elle jeta un cri déchirant, et franchissant la haie qui lui faisait obstacle, elle s'élança affolée de douleur vers le groupe sinistre.

A ce cri, les quatre hommes s'étaient arrêtés d'un commun mouvement, et l'un d'eux avait tiré un revolver de sa poche.

Mais, au moment où il voulait l'armer, Blanchette tombait dans ses bras.

— Mon père ! mon père ! s'écria-t-elle, éperdue. Je sais tout, je sais qui vous êtes !

Evrard proféra une horrible imprécation.

— Blanchette ici ! dit-il avec fureur. Pourquoi es-tu venue ? Qui t'a montré le chemin ?

— Le commissionnaire...

— Et tu es venue seule...

— Non, mon père.

— Quelqu'un t'accompagne ? Qui cela ? parle...

— C'est moi, dit Georges d'une voix ferme ; moi qui viens savoir ce qu'est devenue mademoiselle de Lançon.

Georges achevait ces paroles, quand un mouvement s'opéra dans le groupe.

La porte de l'habitation s'était ouverte, et deux hommes s'avançaient, portant dans leurs bras le corps inanimé d'une jeune fille...

Georges fit un geste d'horreur et se précipita à leur rencontre...

Le cœur d'un amant ne pouvait s'y tromper ; dans cette jeune fille, il venait de reconnaître Armande !

XII

Ce même jour, vers midi, sir Balcarn était allé trouver Evrard et il ne lui avait pas été difficile de se décider à le suivre.

Ils s'étaient rendus sur le port, étaient entrés dans un petit café d'assez mauvaise mine et s'étaient installés à une table solitaire.

— Mon cher Morton, dit Balcarn en versant un verre de vin à son compagnon, j'avais hâte de vous voir pour apprendre si vous êtes homme à me rendre le service que j'attends de vous.

— De quoi s'agit-il donc ?

Sir Balcarn se prit à sourire.

— Seulement, ajouta-t-il avec une pointe d'enjouement, avant d'aller plus loin, il faut que je vous raconte une histoire.

— Diable ! est-elle longue ?

— Elle est simple, et elle vous intéressera.

— Allez donc, maître Balcarn.

— Puisque vous connaissez milady Curran, dit Balcarn, vous devez savoir qu'elle est la femme de l'attorney général de Londres ? Avant d'être unie à lord Curran, elle appartenait à une famille opulente de l'Inde, et, le jour où elle se maria, elle apportait à son époux la rente d'une dot considérable, dont le chiffre ne s'élevait pas à moins de six millions de francs. Il avait été arrêté par contrat que, si la jeune femme venait à mourir sans enfants, la dot retournerait à sa famille, moins, toutefois, une somme d'un million, que l'on reconnaissait devoir rester au mari. Saisissez-vous ?

— Parfaitement.

— Eh bien ! aujourd'hui, il paraît que milady Curran est morte.

— Morte ! interrompit Evrard.

— Morte assassinée, mon ami, son cadavre a été trouvé à la station de Fontainebleau. L'identité a été facile à établir, et j'ajouterai que j'ai contribué pour ma part, à cette constatation importante.

Evrard se tut un moment, et parut en proie à une préoccupation dont il ne tenait pas à faire part à son interlocuteur.

— Moi aussi, je connaissais milady Curran, poursuivit son interlocuteur, et j'avais été chargé de la suivre sur le conti